

## Présentation de l'œuvre

Né à Avignon, Claude-Joseph Vernet (1714-1789) commence sa carrière dans le Midi, puis s'installe à Rome pendant une vingtaine d'année : il y devient à partir de 1740 le principal paysagiste romain et l'un des peintres les plus recherchés par la clientèle romaine, française et surtout britannique.

Rentré en France en 1753 à la demande du marquis de Marigny, directeur des Bâtiments du roi, il reçoit de Louis XV la commande de vingt-quatre tableaux pour informer de la vie dans les Ports de France. Vernet débute à Marseille le périple qui le conduira de ville en ville jusqu'à Dieppe, où, lassé par les déménagements successifs, il abandonnera la commande en 1765. À l'occasion de son séjour en Provence, en 1756, il peint la *Vue d'Avignon* promise cinq ans plus tôt à l'un de ses compatriotes, Pierre-Gabriel Peillon (1700-1765).

Au 18<sup>e</sup> siècle, Vernet est réputé pour ses tempêtes, ses naufrages, scènes tragiques où le drame humain se mêle à la furie des éléments, hissant symboliquement le paysagiste au rang de « peintre d'histoire », le plus haut grade dans la hiérarchie académique. L'opinion moderne, qui se forge au 19<sup>e</sup> siècle - siècle de Corot et des Impressionnistes - est tout autre : Vernet devient le précurseur de la peinture en plein air et le champion inégalé en son temps de la construction des formes par la lumière. A ce titre, *La Vue d'Avignon*, où la cité papale repose dans la lumière mordorée de Provence, est un chef d'œuvre incomparable.

### Un émouvant portrait de la ville d'Avignon

La vue est prise depuis Villeneuve-lès-Avignon, sur la rive droite du Rhône. Le peintre s'est placé au pied de la tour de Philippe le Bel, là où débouchait autrefois le célèbre pont. Le tracé de celui-ci formait un angle aigu en direction de l'amont qui aurait dû en principe lui permettre de résister aux violentes crues du fleuve. Cette précaution fut vaine et l'histoire de cet ouvrage d'art n'est qu'une succession d'arches effondrées que l'on reconstruit ou que l'on remplace par des passerelles en bois appuyées sur les piles qui ont tenu. En 1669, on renonça une fois pour toutes à réparer le pont. Quand Vernet l'a peint, les arches encore debout étaient plus nombreuses qu'aujourd'hui et les piles soutenant celles qui avaient disparu émergeaient encore, détail qu'il a bien relevé ainsi que le coude formé par le pont en arrivant sur la Barthelasse. La traversée se faisait en amont de l'endroit où le peintre s'est placé, dans un bac guidé par un câble tendu au-dessus du fleuve qu'on appelait bac à traile. On pouvait aussi prendre de grosses barques comme celle que l'on voit à droite, chargée d'un carrosse dont on a embarqué les chevaux dans une plus petite.

Installé comme il était, Vernet avait devant lui le chenal, aujourd'hui comblé, qui séparait les deux îles, la Barthelasse à gauche et l'île Piot à droite. Il a tiré parti de cette position pour placer au second plan de son tableau une vaste zone d'eau bleue répondant au bleu du ciel, ce qui a pour effet d'isoler au milieu de deux étendues froides la masse rosée des constructions de la ville serrées autour du Palais des papes. Les îles étaient alors couvertes d'une végétation clairsemée, de sorte que le panorama de la cité s'ouvre avec aisance devant le regard.

C'est la fin de l'après-midi et le peintre tourne le dos au soleil couchant qui illumine les bâtiments. Des ombres bleutées et transparentes accusent les volumes comme on peut le voir sur les tours du palais.

Ainsi suspendue dans la lumière entre ciel et eau, la ville prend un aspect féérique, mais cela n'exclut pas une description fidèle et l'on peut faire correspondre tous les détails du tableau à l'état des monuments d'Avignon entre 1750 et 1755. Sur le rocher des Doms, à la place de l'actuel jardin, on voit les ailes des moulins et les restes du fort St-Martin, qu'une explosion avait détruit en 1650. L'angle du Palais de l'archevêché ou Petit Palais est flanqué d'une tour ronde qui allait bientôt s'effondrer (1767). Le clocher carré de Notre-Dame-des-Doms n'a pas encore été couronné de l'énorme Vierge dorée qui le surmonte aujourd'hui. En 1748, l'architecte Pierre Mottard avait passé un marché pour reconstruire la plate-forme qui s'avance devant le vieux porche décoré par Simone Martini, mais ce travail n'a pas encore commencé.

La porte du Rhône, juste à droite du pont, est toujours défendue par un ouvrage fortifié dit ravelin dont on voit le mur extérieur ; il va disparaître en 1761 avec la construction d'une nouvelle porte. À droite du palais, le clocher de St-Pierre, puis celui de Notre-Dame-la-Principale pointent leurs flèches vers le ciel, moins haut toutefois que la tour de l'hôtel de ville dont l'horloge a donné son nom à la grand-place. Le clocher de Saint-Agricol se signale par sa masse cubique et sa couleur blanchâtre.

Tout à droite, la coupole basse du noviciat des jésuites, qui existe toujours, se blottit sous la flèche aiguë des dominicains, dont le vaste couvent a été détruit après la Révolution. En avant s'étire la muraille scandée par une alternance d'échauguettes et de grosses tours dont la plupart sont carrées, mais quelques-unes rondes, détail que Vernet n'a pas manqué de relever.

Entre le rempart et la rive s'étend le port fluvial. Le long du quai sont amarrés des moulins flottants, grosses barques munies d'une cabine haute que flanque une roue distinctement représentée. Le filage et le tissage de la soie ont été en effet jusqu'au 19<sup>e</sup> siècle l'une des principales ressources d'Avignon, au point de porter un ombrage sérieux à l'industrie de Lyon. Le marquis de Caumont, alors premier consul de la ville, avait entrepris en 1756 de créer au bord du fleuve une promenade plantée d'ormeaux, qui devait plus tard s'appeler le cours Caumont et à présent les allées de l'Oulle.

Quelques arbres maigrelets s'alignent déjà contre le mur. Toute la zone bordant le Rhône était périodiquement inondée et le mur d'enceinte, s'il n'avait plus de fonction militaire au 18<sup>e</sup> siècle, constituait du moins une digue qui, d'ailleurs, n'empêchait pas toujours l'eau d'envahir la ville. Il y avait eu encore une grande inondation le 30 novembre 1755.

Aussi peut-on remarquer qu'il y a très peu de constructions en avant de la muraille. C'est un endroit où personne n'habitait. Malgré son incommodité, le Rhône était une voie de communication active, ce que nous rappelle un train de bateaux remontant le courant, halés par des chevaux qui peinent sur le chemin de la Barthelasse.

Le premier plan du tableau est peuplé de personnages, les uns isolés, les autres en groupe. Les gens du peuple et le beau monde se côtoient, mais ne se mélangent pas. Quelques élégants se sont approchés d'un muret qui domine le fleuve ; tout en conversant, ils jouissent de la douceur de l'air et de la tranquillité du jour finissant. Dans l'ombre du premier plan, un homme et une femme d'allure distinguée descendent le chemin ; deux chiens les accompagnent, celui de madame et celui de monsieur, l'un tout enrubanné – on trouve le même chien dans plusieurs œuvres du peintre –, l'autre fier du beau collier qu'il porte.

Ils ne se soucient guère de la paysanne qui, à quelques pas devant eux, se dirige elle aussi vers la rive en suivant un âne chargé de paniers.

Au premier plan, un groupe de jeunes gens dont les silhouettes se détachent sur le fond lumineux conversent avec vivacité ou s'entretiennent tendrement.

À voir l'activité des lavandières, le pêcheur qui remonte le chemin avec son filet, les bateaux que l'on charge, que l'on tire et que l'on pousse, on mesure l'importance de ce Rhône capricieux mais indispensable, moyen de transport, pourvoyeur de ressources, captivant spectacle et quelquefois fléau ravageur.

Le mérite du peintre ne se réduit pas au choix d'un point de vue particulièrement heureux. Il y trouve l'occasion d'exercer d'une façon spectaculaire sa virtuosité dans l'agencement de l'espace et le dosage de la lumière, tout en conservant le ton d'une chronique familière et allègre.

La *Vue d'Avignon* a une qualité qui soutient la comparaison avec les vues de Naples et de Rome, ou avec les tableaux les mieux venus de la série des Ports de France. Mais on y sent encore autre chose : la vibration personnelle que seul pouvait donner à l'artiste l'aspect de sa ville natale.

#### **Légende**

Claude-Joseph VERNET (Avignon, 1714 – Paris, 1789), *Vue d'Avignon, depuis la rive droite du Rhône près de Villeneuve*.

Toile. 99 x 182,7 cm. Signé en bas à gauche : Joseph Vernet fe / 1757 © 2015 musée du Louvre / Harry Brejat